



HAL
open science

Posture du journaliste en temps de guerre. L'exemple de la guerre du Golfe traitée par la télévision française en direct

Titouan Allain

► **To cite this version:**

Titouan Allain. Posture du journaliste en temps de guerre. L'exemple de la guerre du Golfe traitée par la télévision française en direct. Sciences de l'information et de la communication. 2023. dumas-04335698

HAL Id: dumas-04335698

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04335698v1>

Submitted on 11 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de Master 1

Mention : Information et communication

Spécialité : Journalisme

Posture du journaliste en temps de guerre

L'exemple de la guerre du Golfe traitée
par la télévision française en direct

Responsable de la mention information et communication
Professeur Pascal Froissart

Tuteur universitaire : Jacqueline Chervin

Nom, prénom : ALLAIN Titouan

Promotion : 2022-2023

Soutenu le : 09/06/2023

Mention du mémoire : Très bien

Avant que ce mémoire ne débute, je tiens à rappeler que sa réalisation a été permise grâce à de nombreuses personnes.

Je souhaite tout d'abord remercier ma tutrice universitaire, Jacqueline Chervin, professeur au Celsa, qui m'a accompagné durant tout mon travail de recherche et d'écriture, en me livrant de nombreuses anecdotes concernant mon sujet de mémoire, mais également en me conseillant divers intervenants et travaux de recherches. Je souhaite également Lisa Bolz, responsable pédagogique du Master 1 de journalisme, et aux équipes pédagogiques du Celsa pour leur aide.

Je tiens également à remercier ma tutrice professionnelle, Patricia Coste, ancienne journaliste de France Télévision, qui m'a également accordé de son temps pour m'aider dans mon travail, et pour me diriger vers d'autres intervenants.

Merci à Jean-Marie Charon, ingénieur d'études au CNRS, et François Ernenwein, enseignant au Celsa et ancien rédacteur en chef de La Croix présent lors de la guerre du Golfe, qui ont eu l'amabilité de m'accorder un entretien, afin de m'aiguiller dans ce projet de mémoire. Merci également à Jérôme Bony, ancien journaliste d'Antenne 2, également présent lors de la guerre du Golfe, qui m'a gentiment délivré un chapitre de son ouvrage « Grand Reporter » afin de préciser mon travail.

Merci aux équipes techniques de l'Inathèque et de la Bibliothèque François Mitterrand pour leur aide dans la recherche d'archives télévisuelles essentielles pour ce mémoire.

Enfin, merci à ma famille et mes amis, en m'aiguillant, en me soutenant ou qui ont pu m'aider de quelque manière que ce soit dans ce travail.

SOMMAIRE

I - Introduction	p.4
II - Une posture journalistique déjà fragilisée avant la guerre du Golfe	p.6
1. La révolution roumaine : traumatisme pour les médias	p.6
2. La guerre du Vietnam : traumatisme pour les Etats-unis	p.8
3. L'Irak de Saddam Hussein, régime hostile aux journalistes	p.11
III - La guerre du Golfe, conflit marqué par la censure et la désinformation militaire	p.11
1. Accepter les pools et les chartes ou ne rien avoir : le dilemme des journalistes	p.11
A. Mise à l'écart des journalistes	p.11
B. "Fuck the pool"	p.14
2. Une désinformation militaire bien réfléchie	p.15
A. La difficile mise en perspective des informations militaires	p.15
B. Des images militaires soigneusement choisies	p.18
3. La censure directe	p.20
IV - La guerre en direct, ambitions télévisuelles et dangers pour l'information	p.25
1. Le direct durant le Golfe : déception face à ce que les journalistes attendaient	p.25
2. L'information en direct : présence du doute et changement de langage	p.28
3. Le risque d'un marathon de l'information-spectacle	p.31
V - Conclusion	p.33
VI - Bibliographie	p.34
VII - Annexes	p.35
VIII - Résumé	p.43
IX - Mots-clés	p.44

I. Introduction

L'invasion de l'Ukraine par la Russie, en février 2022, et le conflit qui s'en est suivi, a marqué, et continue de le faire, nos quotidiens. De manière indirecte, certes, le front étant à plusieurs milliers de kilomètres, mais tout de même de manière importante. Les organisations internationales mutent, les nations augmentent leurs budgets militaires tandis que le coût de la vie subit une hausse durable. Parmi ces changements drastiques, un autre n'est pas à négliger : celui de l'information. Depuis le 24 février 2022, date du début de l'invasion territoriale par la Russie, les différents médias alimentent nos quotidiens à ce sujet. Journallement, de nouveaux articles, reportages télévisés, ou chroniques radiophoniques affluent et ne cessent de nous inclure dans cette guerre. Les réseaux sociaux ne sont pas en reste, permettant la diffusion d'informations venant de la population même et des militaires de chaque camp. Cela peut-être discutable, notamment du fait des dangers de désinformation qu'amènent ces publications, mais ces canaux de diffusion ne sont pas à négliger. Parmi les médias dits traditionnels, la télévision tire son épingle du jeu. Elle bénéficie des images spectaculaires, captivant le téléspectateur de manière forte, notamment lors des premiers mois du conflit. Durant ces premiers mois, les plateaux télévisés se sont multipliés, laissant alors la place à de nombreux invités. Les chaînes d'information en continu ont accordé une part extrêmement importante de leur temps d'antenne à cette guerre. Pour résumer, l'information télévisuelle a été grandement impactée, et l'est encore. Nous pouvons nous poser de nombreuses questions sur leur façon de traiter le conflit, sur la quantité d'information que reçoit quotidiennement le téléspectateur, ou sur de nombreux autres aspects.

Pour faire face à ces questionnements, il paraît intéressant de parcourir le passé, afin de comprendre comment de tels conflits internationaux ont pu être traités par la télévision française.

La première guerre du Golfe semble être un cas intéressant. Sur le plan historique, elle marque la fin de la guerre froide. Sur le plan télévisuel, elle est au cœur d'innovations technologiques importantes, alors même que la télévision a été marquée, quelques années auparavant, en France, par sa libéralisation. La première guerre du Golfe est un conflit court, et intense, si l'on se réfère aux dates de l'intervention de la coalition internationale, allant du 17 janvier 1991, au 28 février de la même année. Pour rappel, le 2 août 1990, l'État du Koweït est envahi par son voisin Irakien, qui justifie cet acte par des raisons historiques, économiques et territoriales. L'invasion est rapide. Sa condamnation par la communauté internationale l'est également. Une coalition de 34 pays, majoritairement menés par les États-Unis, s'engage dans deux opérations. La première, appelée « Desert Shield » ou « Bouclier du désert » a pour objectif de défendre l'Arabie Saoudite d'une potentielle attaque irakienne. Celle-ci se tient dès le 6 août 1990, et ce, jusqu'au 17 janvier 1991. A

cette date, une nouvelle opération débute : « Tempête du désert » (« Desert Storm »). Cette dernière marque le début de l'offensive de la coalition afin de libérer le Koweït, d'abord grâce à des bombardements des forces et des ressources irakiennes, puis par une offensive terrestre, à la fin du mois de février 1991. Le cessez-le-feu du 28 février de cette année marque la fin de l'opération. C'est donc la période de l'opération « Tempête du désert » qui nous intéresse, afin d'analyser comment cette période de conflit intense a-t-elle pu être traitée par la télévision française, mais surtout afin de comprendre comment la posture du journaliste a-t-elle pu être bousculée par deux facteurs : la censure et l'utilisation du direct. La décision de diriger ce mémoire, et cette question sur la situation de la télévision française s'explique par l'importance de cette dernière dans le quotidien des Français lors du déclenchement du conflit. De plus, si l'on se réfère à un sondage publié par l'IPSOS¹ le 2 février 1991, 64 % des sondés déclaraient que la télévision était le meilleur moyen d'information pour suivre le déroulement de la guerre.

Question 3 / QUEL EST POUR VOUS LE MEILLEUR MOYEN D'INFORMATION POUR : Journaux(1); Radio(2); TV(3).

	1	2	3	NSP
Suivre le déroulement de la guerre	13	16	64	7
Disposer d'éléments d'analyse et de réflexion sur la guerre, ses implications	31	11	47	11

Un mémoire avait déjà été réalisé en 1992 par Patrice Sawicki, étudiant en maîtrise d'Histoire à l'université Paris-IV Sorbonne. Son mémoire s'intitulait de la sorte : « *La guerre du Golfe (1990-1991) à la télévision française : Exemple de traitement de l'information télévisée sur le monde arabe en France en période de crise internationale* ». Ce travail ne traitait donc pas uniquement de la figure journalistique lors de ce conflit, et est paru en 1992, soit un an après la fin de la première guerre du Golfe. Plus de trente ans après, il semble intéressant de revenir sur cet événement, et ce même si certains points abordés sont communs au mémoire de Patrice Sawicki. D'autres sources d'informations ont été utilisées, grâce à plusieurs travaux publiés après son mémoire, mais également grâce à l'accès aux archives de l'INA, afin de visionner de multiples journaux télévisés des chaînes de télévision française, en se concentrant sur la période allant du 17 janvier 1991 au 28 février de la même année.

Ma problématique est donc la suivante : Entre censure et diffusion en direct, comment la posture journalistique a-t-elle été bousculée durant la guerre du Golfe ?

¹ Annexe 1 : Sondage IPSOS du 2 février 1991

II. Une posture journalistique déjà fragilisée avant la guerre du Golfe

1) La révolution roumaine : traumatisme pour les médias

Les mois qui ont précédé la guerre du Golfe ont été marqués médiatiquement par la révolution roumaine. Cet événement controversé (de nombreux historiens penchent plutôt pour un coup d'État) a fait la une des télévisions durant plusieurs jours. C'était la première fois qu'un tel événement était retransmis à la télévision, en direct. La Cinq, chaîne née trois ans plus tôt, a été fortement présente, et a bâti une partie de sa popularité par ce biais. Jean-Marie Charon, sociologue et ingénieur d'études au CNRS a décrypté pour nous cet événement :

« Pour la première fois, on a eu un conflit dans lequel les télévisions modernes se sont installées sur place et ont rendu compte en direct de ce qui était en train de se passer. La Cinq a fait le pari de suivre un épisode de ce type-là, en continu. Ils avaient fait le pari d'installer leur rédaction directement dans les locaux de la télévision roumaine, et d'envoyer leurs images en direct. Il y a eu une sorte de mythologie avec cette révolution roumaine et les flashes en direct. C'est un dispositif repris lors de la guerre du Golfe, sur des chaînes nationales, qui vont interrompre leurs émissions².»

Un dispositif certes colossal, mais qui a posé de réels problèmes quant à la véracité de l'information. Le 22 décembre, lors de la révolution, la ville de Timisoara, d'où sont parties les premières manifestations, est le centre de l'attention. Un charnier aurait été découvert. 19 victimes sont à déplorer, les images font le tour du monde. À cela s'ajoute le bilan médiatique, de près de 4630 personnes décédées depuis le début des mouvements protestataires à Timisoara. Les journaux télévisés, radios, et papiers s'emparent du sujet qui fait leur une. Seulement, on apprendra à la fin du mois de janvier 1989, que les corps de ce charnier étaient en fait décédés avant la révolution, et sortis de la morgue.

Les journalistes se sont fait duper, faute de confirmation des informations, de recoupement des sources, mais surtout, de précipitation pour délivrer l'information. Christian Delporte, historien des médias du journalisme, expliquait pour France 24, le 22 décembre 2009, soit vingt ans après ce faux charnier, que :

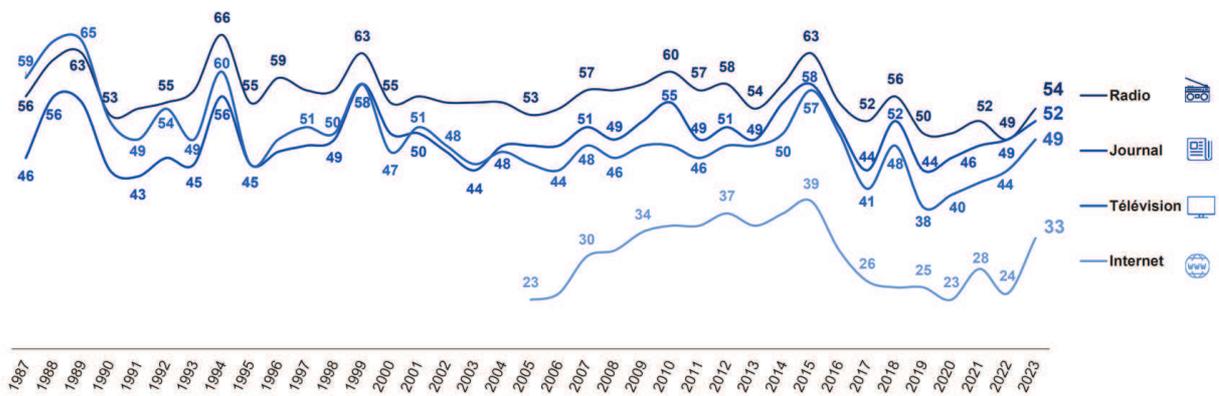
² Annexe 2 : Entretien avec Jean-Marie Charon

« Les médias occidentaux dépendaient des images brutes livrées par la télévision roumaine. Les journalistes français découvraient souvent les reportages en direct, en même temps que les téléspectateurs, perdant par conséquent leur rôle essentiel de filtre au nom de la course de l'information³. »

Les conséquences de cette erreur journalistique globalisée a coûté cher à la profession puisqu'une grande partie du public a perdu confiance en les médias après cela.

L'évolution de la crédibilité des médias (1987-2023)

% les choses se sont passées vraiment ou à peu près comme le journal / la radio / la télévision / internet les raconte
En raison du changement de mode de recueil intervenu en 2023, les évolutions sont à considérer avec prudence



Ce baromètre⁴, publié par Kantar Public onepoint et La Croix, illustrant la confiance accordée par les Français aux médias, démontre bien la chute qui se produit après 1989, qu'importe le moyen de diffusion. Cette chute se produit de manière plus spectaculaire pour la télévision qui passe de 65 % à 52 % de confiance, soit une baisse de 20 % entre 1989 et 1990.

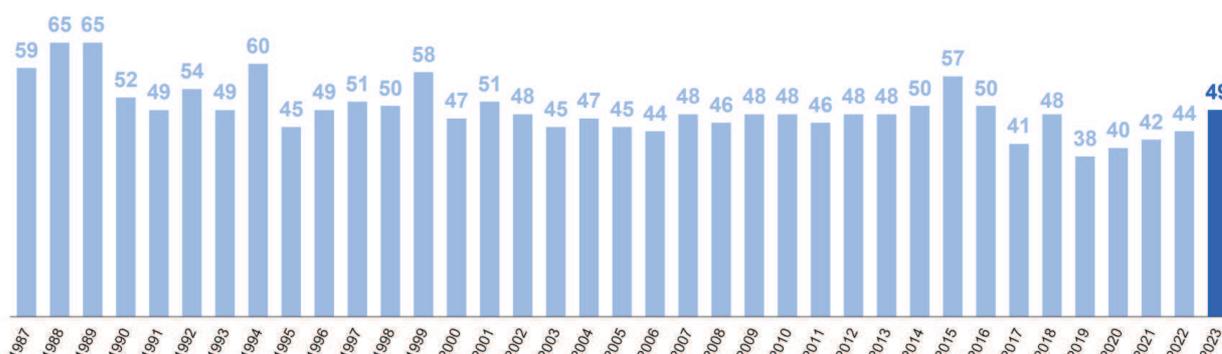
³ «Roumanie 1989, une révolution médiatiquement ratée», *France24*, 18 décembre 2009

⁴ Annexe 3 : Baromètre de confiance des Français dans les médias, Kantar public onepoint et La Croix, 2023

L'évolution de la crédibilité de la télévision (1987-2023)



% les choses se sont passées vraiment ou à peu près comme la télévision les raconte
En raison du changement de mode de recueil intervenu en 2023, les évolutions sont à considérer avec prudence



Il est difficile d'uniquement imputer cette baisse au charnier de Timisoara, mais il est certain que cet épisode médiatique a joué un rôle important dans cette perte de confiance des Français pour l'information et pour la télévision. Si l'épisode a marqué les esprits du côté du public, il a probablement davantage été un traumatisme pour les journalistes. Plus de trente ans après, les fantômes du passé ont refait surface chez certains journalistes lors de la découverte des charniers de Boutcha et Izioum, en Ukraine.

C'est donc plusieurs mois après cet évènement que les journalistes français, et du monde, se sont engagés dans la guerre du Golfe. Les esprits sont marqués, et plus aucune manipulation de l'information ne doit être subie. La posture du journaliste doit revenir aux essentiels : prendre le soin, et le temps, de vérifier l'information, la recouper, et la questionner.

2) La guerre du Vietnam : traumatisme pour les Etats-Uniens

Avec 535 000 hommes engagés sur un total de 940 000, les États-Unis sont la principale force de la coalition, et la dirigent par conséquent. Cet engagement s'inscrit dans la tradition états-unienne, qui, dès la sortie de la Seconde Guerre mondiale, et ce durant toute la Guerre Froide, s'est positionnée comme « gendarme du monde », face, notamment, à son rival soviétique. C'est dans cette perspective qu'ils s'engagent, en 1955, au sud-Vietnam, afin de contrer le nord communiste. Leur investissement se fera plus grand dix ans plus tard, dans une guerre qui ne cessera de s'enliser, mais surtout, d'être impopulaire auprès de l'opinion publique. Alors, comment expliquer cette impopularité grandissante ? Celle-ci est imputée au rôle des médias et des journalistes, qui ont pu disposer d'une grande liberté durant le conflit, et par conséquent, ont eu la faculté de montrer la réalité du terrain. Arnaud Mercier, professeur en sciences de l'information et de la communication à

l'Université Panthéon-Assas, l'a expliqué dans un article intitulé « *Guerres et médias : permanences et mutations* » :

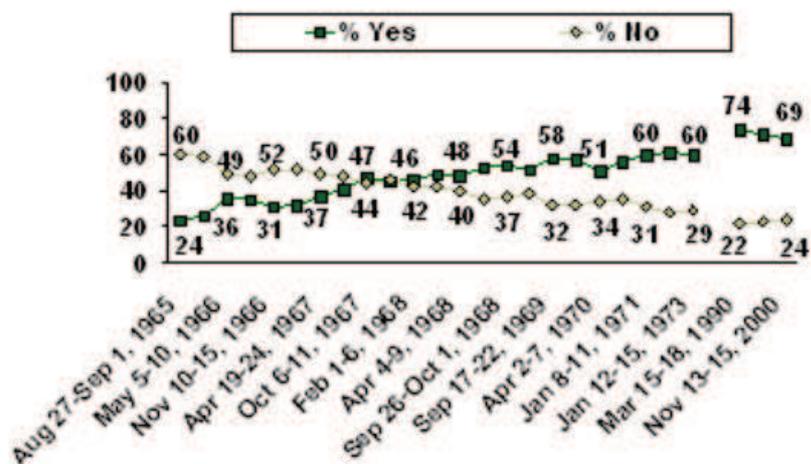
« Mais, au Vietnam, les autorités américaines ont été prises à leur propre jeu. Elles ont dès le départ refusé d'imposer une censure qui serait passée pour inacceptable – puisque les États-Unis n'étaient pas officiellement en guerre – et qui aurait attiré l'attention des médias. Cependant, les journalistes devaient obtenir une accréditation, et un véritable ministère de l'Information local fut mis en place, le JUSPAO, chargé de fournir les informations officielles à la presse via des conférences de presse quotidiennes, devenues depuis une des caractéristiques premières de tout conflit. Le journalisme de guerre est, à bien des égards, un journalisme de communiqués et de conférences. Dès la guerre du Viêtnam, la majorité de l'information diffusée était issue de ces conférences et l'armée a facilité la vie des journalistes en mettant à leur disposition télex, lignes de téléphone et vols spéciaux. Des consignes enjoignaient aux chefs de corps d'assurer l'accueil et le transport des journalistes régulièrement accrédités. L'information diffusée devait respecter quelques règles fixées par l'armée, que les journalistes acceptèrent sans problème. Mais les correspondants américains, qui étaient les plus nombreux, étaient là pour parler de la vie des GI's. [...] Et c'est en axant leurs reportages sur le destin des boys qu'ils firent progressivement monter le sentiment d'absurdité de cette guerre. Les commentaires désabusés et les images chocs sur les dégâts physiques et psychologiques se multiplièrent juste au moment où s'amorçait le retournement de l'opinion publique américaine. À la fin de la guerre, l'analyse dominante dans l'état-major américain faisait des images atroces diffusées à la télévision le facteur premier d'affaiblissement du soutien des citoyens. Dès lors, la conclusion s'imposa : il fallait interdire la présence de journalistes sur place, au moins pendant les premiers temps du conflit. Un black out fut mis en place lors de l'intervention dans l'île de Grenade, en 1983, mais l'armée britannique avait déjà inauguré ce système dans les îles Falkland en 1982⁵. »

Cet impact des médias sur l'opinion publique au fil des années se voit nettement dans ce graphique réalisé par l'institut de statistique Gallup⁶ :

⁵ MERCIER Arnaud, « Guerres et médias : permanences et mutations », *Raisons politiques*, 2004/1 (n° 13), p. 97-109.

⁶ Annexe 4 : Statistiques réalisées par l'institut Gallup illustrant les différences d'opinion publique états-uniens entre l'envoi de troupes au Vietnam et l'Irak (2003)

Mistake to Send Troops to Vietnam?



C'est donc dans cette logique, comme l'explique Arnaud Mercier, que les États-Unis abordent la Guerre du Golfe : les journalistes ne doivent pas disposer d'autant de liberté que durant la guerre du Vietnam, la violence ne doit pas être montrée, sans quoi, l'opinion public pourrait s'insurger contre cet engagement militaire. Cette question de la violence est d'ailleurs traitée par Arnaud Mercier, mais ce, dans un autre article, intitulé « Médias et violence durant la guerre du Golfe », paru en 1993 :

« L'analyse qui a guidé le comportement des acteurs de cette guerre est que la violence, les images de douleur et de mort, sont devenues insupportables dans les sociétés occidentales. Il faut donc les cacher pour ne pas occasionner dans l'opinion un choc émotionnel propre à contrarier la conduite des objectifs politiques de l'Etat, passant ici par la guerre. Les militaires et les pouvoirs politiques ont donc mis en place un système de censure, afin d'empêcher les journalistes de donner à voir des images de mort comme celles de la Guerre du Vietnam. Il y a eu en quelque sorte violence des censeurs pour censurer la violence⁷ »

La guerre du Golfe est donc abordée par les autorités militaires et politiques comme un danger médiatique. La figure du journaliste, et son travail, semblent donc, avant même le début du conflit, déjà menacés. Une réelle question se pose alors sur la censure dont les journalistes, et dans le cas de cette étude, ceux de télévision française, vont être victimes.

⁷ MERCIER Arnaud, « Médias et violence durant la guerre du Golfe », *Cultures & Conflits*, 1993/1-2 (n° 9-10), p. 0.

3) L'Irak de Saddam Hussein, régime hostile aux journalistes

Le dernier point illustrant les difficultés auxquelles les journalistes allaient se confronter lors de cette guerre du Golfe est la situation médiatique dans l'Irak de Saddam Hussein. Arrivé au pouvoir en 1979, et alors considéré comme président de la République, Saddam Hussein s'est illustré en tant que dictateur s'inspirant de précédents régimes semblables. Parmi eux : l'URSS de Staline ou l'Allemagne d'Hitler. De telles inspirations illustrent bien la place réservée aux médias sous sa présidence. *Reporter Sans Frontières* y a consacré un rapport entier, en évoquant les diverses techniques utilisées par le dictateur pour assouvir les médias. Comme dans de nombreuses dictatures, le culte de la personnalité a été grandement pratiqué, couplé à une propagande utilisant les médias. Par ailleurs, la plupart d'entre eux ont été grandement censurés, si ce n'est interdits. Les journalistes ont également subi des menaces, parfois mises à exécution :

« A la fin des années 70, les méthodes visant à contrôler et intimider les journalistes deviennent extrêmement violentes. Le harcèlement judiciaire, les arrestations, les menaces, les détentions prolongées, les cas de torture et d'exécutions se multiplient. Durant les années 1980-1988, la guerre avec l'Iran sert de prétexte pour imposer un contrôle total des médias. En 1986, le Conseil de commandement de la révolution (CCR) prend un décret (numéro 840), signé de Saddam Hussein lui-même, qui punit de la peine de mort toute personne qui insulte ou critique le Président, son entourage, le parti Baas, le CCR ou encore le gouvernement⁸. »

Le sort réservé aux journalistes irakiens était bien plus fort que celui réservé aux occidentaux. Ces derniers, soumis à une forte censure, ne couraient en réalité pas vraiment de risque en respectant les règles imposées par le régime. Néanmoins, il va de soi que la guerre du Golfe, et les mois qui l'ont précédé, n'ont pas pu être traités de manière libre par les journalistes Occidentaux alors en Irak, et soumis à une censure du régime.

III. La guerre du Golfe, conflit marqué par la censure et la désinformation militaire

1. Accepter les pools et les chartes ou ne rien avoir : le dilemme des journalistes

A. Mise à l'écart des journalistes

⁸ "Les médias irakiens : 25 ans de répression sans faille", Reporters Sans Frontières, 25 février 2003

La première guerre du Golfe a été marquée par ce qui a communément été appelé des « pools », des groupes de journalistes autorisés à suivre les militaires de la coalition, à intégrer leurs rangs. On parle alors de journalistes « embedded ». Officiellement, les militaires n'ont intégré qu'une petite partie des journalistes dans ces pools afin d'assurer pleinement leur sécurité. Arnaud Mercier nuance de son côté cette notion de protection :

« Cette invention américaine a pour but d'intégrer un petit groupe de journalistes aux opérations militaires (mais surtout dans les troupes d'arrière garde !) qui partagent ensuite anonymement leurs informations avec les reporters restés à l'arrière. L'état-major peut ainsi concilier une double exigence : garantir la sécurité des journalistes et contrôler l'information. Les "pools" sont d'une part une réaction à la relative liberté laissée lors de la guerre du Vietnam en matière de couverture médiatique et, d'autre part, une réponse aux nombreuses critiques que suscita l'absence de tout journaliste lors des premières heures de l'intervention à la Grenade. Le pool est un moyen terme, jugé tout à fait satisfaisant par les militaires, et considéré comme un moindre mal par les journalistes. Il fut testé pour la première fois lors de l'opération au Panama et, devant le peu de critiques qu'il suscita de la part des médias américains, il fut repris dans le Golfe avec plus de rigueur⁹. »

Arnaud Mercier parle de réelles négociations de la censure entre militaires et journalistes. Ces derniers n'avaient en réalité pas de multiples choix : accepter en faisant des compromis et en taisant une partie de la vérité, ou refuser ces règles, ce qui les aurait empêché d'avoir accès au front de manière plus facile. Dans « Guerre du Golfe et télévision : un mariage stratégique », Guilain Chevrier, cite Ignacio Ramonet, ancien directeur du *Monde Diplomatique* :

« Les journalistes, dans le Golfe, ont-ils bien fait d'accepter la logique des militaires, celle des "pools" ? C'était, inévitablement, se rendre complices de mensonges¹⁰. »

Le terme de « mensonges » fait évidemment référence à tout ce qui a pu être mis sous silence par les journalistes, sans quoi ils auraient été censurés, si ce n'est exclus des pools. Lors de notre entretien avec Jean-Marie Charon, ce dernier évoquait la surprise des chaînes de télévisions face à ces restrictions :

⁹ MERCIER Arnaud, « Médias et violence durant la guerre du Golfe », *Cultures & Conflits*, 1993/1-2 (n° 9-10), p. 0.

¹⁰ CHEVRIER Guylain, « Guerre du Golfe et télévision, un mariage stratégique », *Cahiers d'histoire*, 2002, n°86, p.63-84

« Les chaînes de télévision, et l'ensemble des médias, ont été obligés de signer un engagement auprès des armées, qui annonçait la couleur en disant que ça ne serait pas possible d'intervenir sur le terrain sans l'aval des armées. Il y avait cette espèce d'illusion dans les chaînes que parce qu'on avait les moyens, « jamais ils ne nous couperaient¹¹. » »

De plus, Arnaud Mercier, évoque une sorte de chantage effectuée par les militaires envers les journalistes :

« Pour ce faire, ils ont utilisé des arguments de légitimation recourant à des valeurs largement partagées. Le bon sens : il faut pouvoir protéger les journalistes. Le patriotisme : il faut protéger la vie des soldats, et ne pas affaiblir les possibilités de victoire, en informant l'ennemi des mouvements de troupes. La morale et la pudeur : les familles des victimes doivent être averties d'abord, et ne pas apprendre par la presse la mort de l'un des leurs. La guerre ne doit pas être l'occasion d'un voyeurisme malsain. Il s'agit en quelque sorte d'une argumentation destinée à mettre les journalistes dans une position de coupables et d'inconscients aux yeux du public s'ils n'acceptent pas les restrictions imposées par l'armée au libre exercice de leur métier¹². »

Cette désillusion, déjà forte, l'a été encore plus lorsque les chaînes françaises se sont rendu compte qu'aucun de leurs journalistes n'allait être sélectionné pour être « embedded » auprès des forces de la coalition. La médiatisation du front a été quasi-majoritairement réservée aux télévisions états-uniennes, comme nous pouvons le voir dans le journal du 20h d'Antenne 2, du 24 janvier :

« Ils et elles sont les seuls assurés ce soir de pouvoir faire leur métier dans cette guerre, les autres, ils regardent, ils aident parfois. 30 journalistes seulement, sur 360 envoyés spéciaux. 30 privilégiés qui disposeront de leur équipement, d'encadrement, et surtout des hélicoptères de l'armée américaine. Mais pour cela, ils ont dû renoncer à l'essentiel de leur liberté d'hommes et de femmes de presse, et signer les fameux « Guard rules », 15 pages d'interdictions et de restrictions à respecter sous peine d'expulsion dès qu'ils seront sur le terrain [...] Exclus des pools, tous les Européens

¹¹ Annexe 2 : Entretien avec Jean-Marie Charon

¹² MERCIER Arnaud, « Médias et violence durant la guerre du Golfe », *Cultures & Conflits*, 1993/1-2 (n° 9-10), p. 0.

sauf quelques britanniques. Ils n'ont pas su faire l'Europe des médias, ils sont balayés par l'impérialisme de la presse américaine¹³. »

Même constat, tiré par Pierre Babey, désabusé, en direct de Ryad pour France 3, le 25 janvier :

« On a énormément de difficultés à travailler. Vous verrez peut-être tout à l'heure le départ des jaguars. Ce sont les seules images opérationnelles que nous puissions tourner. Il nous est toujours interdit de nous rendre dans le nord, dans les unités combattantes. Nous sommes autorisés en revanche à aller filmer les dépôts d'essence, les dépôts de munitions et les infirmières qui arrivent à Riyad mais toujours pas les unités combattantes. Alors ce que nous demandons ici, c'est tout simplement de pouvoir vous donner des images, des témoignages sur les soldats français qui vont peut-être se battre dans quelques jours. Et peut-être de faire comme les Américains qui autorisent les journalistes à rejoindre des unités combattantes dans des « combat pools », quitte ensuite à censurer les images, le cas échéant, et à ce que nous marquions sur ces images qu'elles ont été visées par l'autorité militaire¹⁴. »

Cette exclusion des médias français a condamné les télévisions à s'appuyer sur des images venant de CNN ou des armées de la coalition. Comme nous le verrons plus tard dans ce mémoire, une grande place a également été laissée aux débats en plateaux, afin de compenser ce manque d'images, et d'informations venant du front. Enfin, les journalistes de télévision française ont été majoritairement vus dans des pays voisins du conflit. C'est ainsi que les duplex se sont multipliés avec Ryad, Amman ou Tel-Aviv. Faute d'images et d'informations provenant du front, les télévisions se sont appuyées sur des événements périphériques comme les quelques tirs de missiles Scud qu'Israël a essuyés depuis l'Irak. Si l'État Hébreu était au cœur de toutes les préoccupations, de peur que la guerre ne se transforme en conflit régional, faisant s'affronter pays arabes et Israël, le décalage de médiatisation entre ces quelques bombardements et la situation en Irak était impressionnant.

B. « Fuck the pool »

Face à ce système de « pool », contraignant les journalistes français à rester loin du front, plusieurs d'entre eux ont décidé de contourner les pools, et de se rendre de manière discrète au plus proche des combats. Parmi eux, Jérôme Bony, alors correspondant pour Antenne 2. Avec plusieurs collègues français, mais également d'autres nationalités (dont des Anglo-Saxons), Jérôme Bony a

¹³ Antenne 2, journal du 24 janvier 1991

¹⁴ France 3, journal du 25 janvier

créé le collectif « Fuck the pool », qu'il définit lui-même dans son ouvrage « Grand Reporter » comme : « *des journalistes franc-tireurs qui tentaient tant bien que mal de rehausser l'honneur de leur métier -dans cette guerre du Golfe qui l'a considérablement esquiné- en travaillant loin des fameux « pools », circuits organisés par les services de presse des armées¹⁵.* ». Leur but était donc de se rendre sur le front, et cela, grâce à un accoutrement semblable à ceux des militaires français, mais également en utilisant un véhicule couleur sable, sur lequel est inscrit un « V », semblable à ceux retrouvés sur les véhicules de la coalition :

« Grâce à nos uniformes, qui bluffent merveilleusement l'armée saoudienne, nous réussissons à passer sans encombre les check-points successifs. Il faut dire qu'avec les vingt-huit pays impliqués dans l'opération « Bouclier du désert », c'est ici une joyeuse pagaille dont nous, journalistes, profitons largement¹⁶. »

Certains « bons coups » ont pu être réalisés par des journalistes infiltrés de cette manière. Patrick Baz, photographe franco-libanais, lui aussi intégré au groupe, explique dans un article de L'Orient-Le Jour comment certains photojournalistes ont pu devancer les équipes états-uniennes :

« Les photographes se sont infiltrés dans les convois militaires et sont arrivés au Koweït avant tout le monde. L'AFP a fait son plus beau carton : ses images arrivaient 24 à 48h avant celles de Reuters et d'AP. Sur le marché américain, les seules images qui étaient présentes étaient celles d'une agence française. Et cela a rendu les Américains complètement fous. Par exemple, la couverture du Time magazine a une histoire à 100 % américaine... illustrée par une photo de l'AFP. Cela a été très humiliant pour eux, et, depuis, ils ont compris la leçon¹⁷. »

Si ces prises de vues grâce aux « dispositifs anti-pools » illustrent la volonté des journalistes français de couvrir le conflit de manière libre, sans être soumis au double jeu de censure exercé par les autorités (en écartant les journalistes du terrain, mais également en censurant leurs reportages), il faut tout de même rappeler qu'il s'agissait d'actes minoritaires durant la guerre du Golfe, et que ces journalistes « dissidents » ont souvent été rattrapé par la suite par les militaires.

2. Une désinformation militaire bien réfléchi

A. La difficile mise en perspective des informations militaires

¹⁵ BONY Jérôme, *Grand reporter*, Editions Michalon Eds, chapitre 12, 2007

¹⁶ BONY Jérôme, *Grand reporter*, Editions Michalon Eds, chapitre 12, 2007

¹⁷ S.M, "Quand des journalistes français créent "Fuck the pool"", *L'Orient - Le Jour*, 5 septembre 2015

Comme nous avons pu l'évoquer lors de la partie sur les précédents de la Guerre du Golfe, avec le conflit au Vietnam, les armées de la coalition se devaient de protéger ce qui se déroulait sur le champ de bataille. Le risque d'un retournement de l'opinion était trop grand. Les journalistes devaient, pour la plupart, être maintenus à distance du front comme nous avons pu l'expliquer, avec le système de pools. L'autre solution réfléchie par les militaires, afin de contrôler ce qui était dit dans les médias, et plus particulièrement à la télévision, était de fournir eux-mêmes les informations et les images qu'ils souhaitaient. Cette stratégie a été utilisée durant toute la période de l'opération «Tempête du désert» et a rendu le travail des médias bien plus complexe que ce qu'ils avaient imaginé à l'origine. Pourtant, les chaînes de télévision ne pouvaient se permettre de refuser ces informations qu'elles savaient manipulées. Dans un numéro de l'émission *Envoyé Spécial*, paru le 24 janvier 1991 sur Antenne 2, Claude Carre, alors directeur de l'information sur la deuxième chaîne, explique cela :

« Maintenant, on assiste à une guerre qui est, dans sa première période, essentiellement technologique, aérienne, électronique et aucun journaliste ne peut rien vérifier sur le terrain, aucun. Donc les sources que nous avons sont uniquement des sources militaires, qui elles même contrôlent, filtrent l'information qu'elles nous donnent, pour protéger leur travail, leurs techniques, leurs tactiques, leurs stratégies, et cætera. Donc effectivement c'est la première guerre d'un type nouveau auquel on assiste¹⁸. »

Plus tôt dans cette émission consacrée aux difficultés éprouvées par les journalistes pour faire leur travail, Bernard Benyamin, co présentateur de l'émission faisait part des supercherries militaires de la coalition, et notamment états-uniennes, afin de tromper les journalistes :

« Je voudrais que nous nous arrêtions quelques instants sur l'idée suivante : depuis le début de cette guerre du Golfe, plus de 90 % de nos informations sont d'origine américaine. Mieux que ça, toutes ces informations nous sont délivrées par les autorités militaires américaines, sans qu'à aucun moment, nous ne soyons en mesure de les vérifier. Le résultat ? Nous passons de l'optimisme le plus béat, au premier jour de l'offensive par exemple, au pessimisme le plus exagéré, comme au quatrième jour parce que tout simplement nous n'avons plus aucun des points de repère qui sont à la base de notre travail, et je ne parle pas, par exemple, du problème posé par la censure militaire. D'où cette réflexion sur une guerre à l'abri des journalistes¹⁹. »

¹⁸ Antenne 2, *Envoyé Spécial*, 24 janvier 1991

¹⁹ *Id.*

Ce que relève Bernard Benyamin est symptomatique des premiers jours du conflit, où de nombreuses informations ont été annoncées par les militaires, reprises par les médias du monde entier, les français ne faisant pas exception. La réalité s'est vue déformée par les militaires, et l'un d'entre eux a été plus influent que les autres : Norman Schwarzkopf. C'est cet homme qui a dirigé la coalition durant le conflit et qui, durant les premiers jours, a déclaré que près de 18 000 tonnes de bombes avaient été larguées, soit « une fois et demi Hiroshima sur l'Irak », grâce à « 2 000 sorties d'avions », ce qui avait permis que « 80 des objectifs stratégiques ont été atteints ». Comment la figure du journaliste peut-elle faire face à de telles déclarations ? Un journaliste sur le terrain ne peut pas vérifier cette information. Alors, il reste la mise en perspective de ces informations, mais là aussi, un problème se pose. Le 18 janvier, sur Antenne 2, cette information relatant que près de 18 000 tonnes de bombes sont tombées depuis le début du conflit a été relayée lors d'un reportage. Ce n'est que le lendemain, le 19 janvier, sur la même chaîne, que le présentateur de l'émission demande à son invité, Michel Forget, ancien général de l'armée de l'air française, si ces chiffres sont crédibles. Sa réponse est claire :

« Nous sommes extrêmement surpris par ces chiffres qui n'ont pas de sens. 18 000 tonnes ça fait Hiroshima. C'est un non-sens. Déjà un calcul simple montre qu'il faut diviser au moins par deux, par trois si ce n'est pas par quatre ces chiffres, et deuxièmement ça n'a aucune signification puisque tout ça nous fait penser à la deuxième guerre mondiale. Ce n'est pas du tout ça, on vient de le voir par les images (n.b : Les images dont il parle sont celles de bombardements de précision)²⁰. »

Si cette mise en perspective est essentielle pour un travail journalistique, afin de remettre en cause ce qui a été dit précédemment, elle marque tout de même le fait que l'armée a pu étayer sa propagande de manière forte, et qu'il aura fallu attendre un jour avant de la contrer. Dans l'émission Envoyé Spécial, citée précédemment, Jean-Marc Illouz, correspondant pour Antenne 2 à Washington se plaint d'une « mise en scène orchestrée par les spécialistes de la communication gouvernementale, qui, aux États-Unis, sont toujours des professionnels qui connaissent toutes les ficelles de la télévision²¹. ». Dans un autre numéro d'Envoyé Spécial, paru lui le 30 décembre 1991, soit plusieurs mois après la fin du conflit, Marcel Trillat s'insurge lui aussi face à cette manipulation :

« Il y a une chose à laquelle on ne s'attendait pas. C'est que les Américains de leur côté avaient tout prévu, non seulement pour nous empêcher à tout prix de remplir

²⁰ Antenne 2, journal du 19 janvier 1991

²¹ Antenne 2, Envoyé Spécial, 24 janvier 1991

notre mission d'information, mais surtout, pour faire de nous les instruments dociles de la plus fantastique machine à désinformer concoctée par un pays en guerre²². »

B. Des images militaires soigneusement choisies

L'autre élément majeur de manipulation dont se sont servi les armées de la coalition est la diffusion d'images. Essentielles pour la télévision, les prises de vues aériennes ne pouvaient provenir que des instances militaires. Le même souci de fidélité face à la réalité se pose donc pour ces images. La plupart des images dont les télévisions françaises ont disposé étaient celles de bombardements aériens, désignées comme des « cibles stratégiques ». Ces dernières pouvaient être multiples : entrepôts de munitions, blindés, troupes, et cætera. Ces images infrarouges, déshumanisées, ont rappelé à de nombreuses personnes celles de jeux-vidéos. Arnaud Mercier l'explique dans son ouvrage « Médias et violences durant la guerre du Golfe » :

« Les images de destruction diffusées avaient été prises depuis les avions, leur qualité technique, le caractère noir et blanc et l'angle de vue très resserré ont suffi à affaiblir leur qualité violente, avec une référence évidente aux jeux vidéo qui leur a donné une dimension ludique prononcée²³. »

Dans son article pour *Le Monde*, intitulé « Guerre du Golfe : le précédent de 1991 », Olivia Buffi évoque des « *lueurs verdâtres qui déchiraient la nuit irakienne [...] dignes d'un ancestral jeu vidéo²⁴* ». Ces références communes permettent en quelque sorte de dédramatiser la guerre, voire même de la justifier. On voit encore ici des stigmates de la guerre du Vietnam. Arnaud Mercier l'explique :

« En effet, celle-ci (nb : la violence) n'a pas totalement été masquée ; elle a plutôt été retravaillée, représentée, en passant à travers le prisme télévisuel et journalistique. La violence a été montrée mais elle fut euphémisée, mise en scène, simulée, voire esthétisée²⁵. »

Les journalistes de télévision française ont d'ailleurs une lourde part de responsabilité dans l'euphémisation de cette violence, comme l'explique encore Arnaud Mercier, cette fois dans son ouvrage « *Guerre et médias : permanences et mutations* » :

²² Antenne 2, Envoyé Spécial, 30 décembre 1991

²³ MERCIER Arnaud, « Médias et violence durant la guerre du Golfe », *Cultures & Conflits*, 1993/1-2 (n° 9-10), p. 0.

²⁴ BUFFI Olivia, Guerre du Golfe : le précédent de 1991, *Le Monde*, 22 février 2003

²⁵ MERCIER Arnaud, « Médias et violence durant la guerre du Golfe », *Cultures & Conflits*, 1993/1-2 (n° 9-10), p. 0.

« Les journalistes ont été fascinés par ces images : « Les photos aériennes de bombardements au laser diffusées par l'armée américaine sont extraordinaires » (Michèle Cotta, TF1) ; « Voilà des documents tout à fait extraordinaires. Des documents qui sont tout à fait im-pres-sion-nants ! » (Jean-Pierre Pernaut, TF1). Les médias ont, en outre, véhiculé la logique de désincarnation voulue par le Pentagone²⁶. »

Ces images distribuées aux médias sont d'ailleurs soigneusement choisies et montées. Leur but est double, voire triple : influencer l'opinion publique, porter atteinte au moral des troupes ennemies, mais également de rassurer ses alliés. Ce dernier enjeu est constatable durant un reportage de François Brabant, paru le 19 janvier sur Antenne 2 :

« Le Pentagone distille également ses images, ces fameuses vues de pilonnages prises des avions de combat ont été par exemple amputés des quelques tirs manqués par les pilotes américains. Et si elles ont été montrées dès hier, c'était aussi afin de rassurer les Israéliens quant à la capacité américaine à les défendre²⁷. »

Ces quelques tirs manqués ne sont pas à prendre à la légère. Dans cette logique d'euphémisation de la violence, militaires et journalistes ont employé l'expression de « dommages collatéraux » lorsque des infrastructures civiles, des hommes, des femmes et des enfants avaient pu être touchés par des frappes aériennes. Le fait de ne pas nommer les choses de cette manière a un rôle majeur dans la médiatisation d'une guerre. En étant influencés par les autorités militaires, les journalistes ont eux-mêmes transmis aux téléspectateurs cette déshumanisation de pertes humaines civiles. Par ailleurs, la leçon quant à ce langage euphémisé et ses conséquences semble avoir été apprise par les journalistes, lorsque, douze ans plus tard, la guerre en Irak explose. C'est ce qu'affirme en tout cas un article de Libération, paru le 16 avril 2003 :

« [...] tandis que chacun s'efforce d'éviter tout vocabulaire militaire. Cette fois, les victimes sont vraiment des victimes et non les «dommages collatéraux» de 1991²⁸. »

Le côté irakien n'avait rien à envier aux méthodes occidentales pour compliquer le travail des journalistes. La censure que les autorités irakiennes pratiquaient, dont nous parlerons par la suite, était accompagnée d'une sélection, là aussi, des choses à montrer à la presse. Comme me l'ont évoqué mes deux tutrices de mémoire, Jacqueline Chervin et Patricia Coste, toutes deux présentes

²⁶ MERCIER Arnaud, « Guerres et médias : permanences et mutations », *Raisons politiques*, 2004/1 (n° 13), p. 97-109.

²⁷ Antenne 2, journal du 19 janvier 1991

²⁸ MALLAVAL Catherine, GARRIGOS Raphaël et ROBERTS Isabelle, « Une guerre en direct », *Libération*, 16 avril 2003

en Irak avant le début du conflit, les autorités s'avisait bien d'envoyer les journalistes sur certains sujets n'ayant pas de lien avec la guerre, ou au contraire, montrant le soutien indéfectible des Irakiens pour leur dictateur. Patricia Coste a évoqué à plusieurs reprises certaines manifestations durant lesquelles plusieurs groupes d'Irakiens avaient été identifiés par Antenne 2 comme des sortes de figurants, repassant à plusieurs reprises devant les caméras de la chaîne. Une manipulation là aussi destinée à tromper l'opinion publique. Ce type d'opérations est symptomatique de ce qu'ont subi les médias en Irak, où il était impossible de réaliser certains sujets. Les médias, manipulés par chaque camp, n'étaient qu'un moyen pour eux d'assouvir leurs besoins de communication et de propagande comme nous l'a évoqué Jean-Marie Charon :

« L'autre obsession est de tromper l'adversaire et de manipuler les médias. La guerre du Golfe en est une bonne illustration et a remis les rédactions à jour sur les contraintes de la guerre qu'elles avaient oubliées²⁹. »

3. La censure directe

Déjà rendu très complexe par le système des pools, la signature de chartes amenant à de l'autocensure, la désinformation propagée par les autorités militaires, et les images soigneusement choisies, le travail des journalistes français (et d'autres nationalités par ailleurs) n'a cessé, au cours du conflit d'être soumis à une censure importante. Cette même censure pour laquelle les deux camps, Irak comme coalition, ont trouvé un point commun. Des différences restent tout de même à constater quant à leur utilisation. L'Irak l'a massivement utilisé afin que les victimes des bombardements ne soient pas montrées, ce qui aurait pu entraver le moral des Irakiens. Tout ce qui aurait pu décrédibiliser la figure du dictateur Hussein était également censuré. Du côté des forces de la coalition, la censure avait d'autres ambitions. Globalement justifiée comme un moyen de protéger les militaires, de ne pas ébruiter leurs déplacements, positions ou opérations, elle pouvait également être justifiée à d'autres fins dont certaines que nous avons déjà évoqué, comme la justification de cette guerre dite « propre ». La censure n'était pas chose nouvelle pour les journalistes en temps de guerre. L'exemple le plus concret se trouve peut-être durant la Première Guerre mondiale. La censure, représentée par une vieille dame, Anastasie, accompagnée par sa chouette et sa grande paire de ciseaux, était justifiée par l'effort de guerre. Guylain Chevrier, dans son travail intitulé « Guerre du Golfe et télévision : un mariage stratégique » y voit un point commun avec la guerre du Golfe :

²⁹ Annexe 2 : Entretien avec Jean-Marie Charon

« Dès que le choix de la guerre pointe à l'horizon, l'opinion publique est invitée à servir la patrie par son absence, et à accepter la censure militaire comme la garantie de sa propre sécurité, celle justement de sa liberté. L'uniforme devient par ce truchement, le temps d'une guerre, seul représentant de la nation derrière lequel tous doivent faire corps. Entre la communauté des citoyens ramenés à l'état de spectateurs et l'armée qui en est alors la véritable essence, entre le front et l'arrière, la solidarité doit être assurée par une médiation. Ce fut tout le rôle de la télévision que de remplir cette fonction de cohésion³⁰. »

Par ailleurs, la censure effective de certains passages de reportages, ou même l'interdiction de publication de reportages semble acceptée dans l'opinion publique. Un sondage mené par l'IPSOS³¹ le 1^{er} et 2 février 1991, soit quinze jours après le début du conflit, démontre que plus de la moitié des sondés trouvent cela « normal » que les journalistes soient soumis à la censure durant ce conflit.

Question 2 / CONSIDEREZ-VOUS PLUTOT NORMAL OU PLUTOT ANORMAL QUE LES JOURNALISTES SOIENT SOUMIS A LA CENSURE MILITAIRE?

	Ensemble
Normal	55
Anormal	40
NSP	5

Parmi ces mêmes sondés, près de 90 % estiment que certaines informations ont été cachées. Chez ces personnes, près de la moitié pensent que cela est une bonne chose.

³⁰ CHEVRIER Guylain, «Guerre du Golfe et télévision, un mariage stratégique», Cahiers d'histoire, 2002, n°86, p.63-84

³¹ Annexe 5 : Second sondage IPSOS du 2 février 1991

Question 6 / AVEZ-VOUS L'IMPRESSION QUE L'ON VOUS CACHE DES INFORMATIONS A PROPOS DE CET-TE GUERRE?

	Ensemble
Oui	88
Non	11
NSP	1

Question 7 / SI OUI, CONSIDEREZ-VOUS QUE C'EST PLU- TOT UNE BONNE CHOSE OU PLUTOT UNE MAU- VAISE CHOSE?

	Ensemble
Bonne chose	48
Mauvaise chose	45
NSP	7

La censure apparaît donc comme admise par la population française, mais comment se manifeste-t-elle ? Du côté Irakien, plusieurs journalistes de télévision française avaient été autorisés, avant le déclenchement de l'opération « tempête du désert », à réaliser des reportages dans le pays. Ceux-ci étaient soumis à une relecture (une autre manière de parler de censure) par les autorités irakiennes avant de pouvoir être envoyées aux régies télévisuelles, comme en témoigne ce passage du journal de TF1, du 18 janvier :

« J'ajoute que l'on aura de moins en moins d'information de Bagdad puisque 10 correspondants de chaînes de télévision américaines ont quitté Bagdad par la route, vous savez que les autorités irakiennes leur interdisaient désormais de communiquer sans que leur texte n'ait été censuré³². »

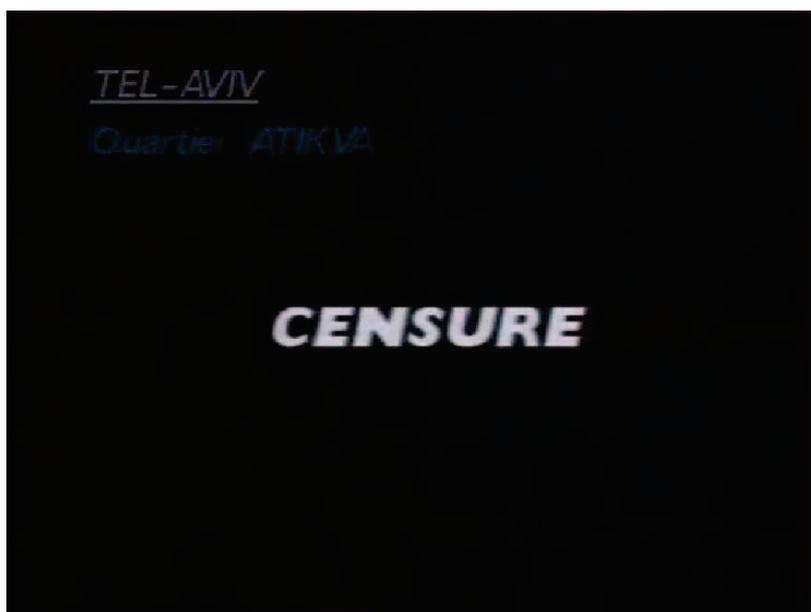
Très rapidement après le déclenchement de l'opération, les journalistes occidentaux ont été expulsés d'Irak, ne laissant alors comme source d'information que celles venant de la propagande irakienne, des autorités militaires irakiennes et des journalistes intégrés aux pools.

Du côté des forces de la coalition, la censure prend place pour les journalistes intégrés pools, mais également à l'arrière du front, pour les journalistes français, majoritairement en Arabie Saoudite,

³² TF1, journal du 18 janvier 1991

mais également de manière importante en Israël, où plusieurs Scud ont été lancés durant le conflit. Durant le journal de Soir 3, paru le 19 janvier, cette censure s'illustre bien. Eric Cachart, alors présentateur, lance un reportage :

« Voici le reportage de nos envoyés spéciaux, Marc Meimon et Philippe Jasmin, un reportage dont le commentaire et les images ont été soumis à la censure militaire israélienne, ce qui explique certains panneaux noirs³³. »



Accompagné de bips sonores sur les informations censurées par les autorités, on retrouvait ce type de « panneaux » sur d'autres chaînes, comme La Cinq par exemple :

³³ France 3, Soir 3, journal du 19 janvier 1991

Soucieux de remplir avec rigueur
notre devoir d'information, nous
rappelons que les reportages en provenance
d'Irak, d'Arabie Saoudite et d'Israël
sont soumis au contrôle ou à la censure des
gouvernements irakien, israélien ou
des autorités militaires de la coalition.

Après la diffusion de ce reportage censuré, Eric Cachart demande à Marc Meimon « à quoi s'appliquait la censure israélienne » dans ce reportage. Voici sa réponse :

« C'est effectivement un signe du durcissement de la situation. Ce sont tous les plans généraux, les images qui situent les événements, qui sont censurés. Ce qui est paradoxal, c'est qu'on nous a laissé tourner nos images très librement. Dès lors que l'armée refuse que certaines informations soient diffusées, ce que l'on peut tout à fait comprendre compte tenu de la situation, pourquoi ne boucle-t-elle pas les lieux en question ? Il est clair que nous risquons d'avoir de grosses difficultés pour travailler, cela dit nous continuons à faire notre métier d'information, notre métier de témoins³⁴. »

Cette censure directe n'a pas ralenti durant le reste du conflit. Le travail des journalistes de télévision a été grandement impacté et pourrait se résumer par cette phrase, prononcée par Dominique Wolton, sociologue et chercheur au CNRS, qui intervenait dans l'émission "Sept jours du monde", le 19 janvier :

« On peut voir depuis trois jours qu'on a de moins en moins d'images parce que les censures font que la télévision se transforme plus en radio et parfois en téléphone³⁵. »

³⁴ France 3, Soir 3, journal du 19 janvier 1991

³⁵ Sept jours du monde, émission du 19 janvier 1991

IV. La guerre en direct, ambitions télévisuelles et dangers pour l'information

1. Le direct durant le Golfe : déception face à ce que les journalistes attendaient

La guerre du Golfe, et sa médiatisation, marquent une époque capitale pour la télévision. Une époque que l'on pourrait presque désigner comme une révolution, une nouvelle ère. Cette phase démarre quand François Mitterrand est élu président de la république, en 1981. Dès lors, de grands changements vont s'opérer pour le petit écran. Un modèle commercial se développe et en 1984, Canal+ devient la première chaîne privée payante. La Cinq et TV6 émergeront tandis qu'en 1987, TF1 devient la propriété d'un groupe privé. Ce sont durant ces mêmes années qu'émergent plusieurs instances de régulation telles que le CSA. Le calcul de l'audience émerge également dans ces années avec la création et le développement Médiamétrie. Plusieurs innovations technologiques sont également à constater, permettant une diffusion en direct plus aisée, ce qui sera réellement testé sur le terrain lors de la révolution roumaine. Le conflit dans le Golfe arrive donc comme l'occasion pour la télévision d'utiliser ces nouvelles technologies et de les mettre au service de l'information. La télévision est arrivée pleine d'espoir comme nous l'a expliqué Jean-Marie Charon :

« La fin des années 80, c'est la privatisation de chaînes et l'apparition de nouvelles chaînes. On a eu l'impression qu'on allait avoir une nouvelle étape, puisqu'avant, la télévision était extrêmement contrôlée, notamment pendant la guerre. On a eu un sentiment de promesse, qui allait autant se répercuter sur le public que le privé. On a certainement surévalué ce qu'allaient être les conditions dans lesquelles les journalistes allaient pouvoir travailler³⁶. »

Des moyens colossaux ont été mis en place par les différentes chaînes du monde entier afin de couvrir la guerre du Golfe et d'en faire un événement unique, nouveau pour la profession. Michel Mathien, professeur au Centre Universitaire d'Enseignement du Journalisme, a expliqué cela, en 2004 dans *Revue Internationale et Stratégique* :

« Cependant, lors de la couverture de cette intervention militaire d'envergure, placée sous l'égide de l'ONU, la révélation publique des technologies de la communication a montré, et plus ou moins fait croire, que tout « acteur média » avait le pouvoir, voire le droit d'intervenir partout dans le monde dans la mesure où il dispose des moyens techniques pour le faire. Surtout à partir du moment où il a investi au préalable dans la location de fuseaux satellitaires pour la transmission de ses

³⁶ Annexe 2 : Entretien avec Jean-Marie Charon

reportages en direct. Cette situation a eu pour conséquence un rétrécissement du temps et de l'espace comme on n'en avait jamais connu dans l'histoire de l'humanité. Évidemment, tout cela est aussi à comprendre en termes économiques, voire de gestion. Certaines chaînes avaient en effet investi des moyens évalués à plus de 150 000 € par jour.³⁷ »

Ces données peuvent même aller au-delà comme le suggère le *Courrier Hebdomadaire du CRISP*, qui explique, grâce à des informations de Libération, que TF1 et Antenne 2 « évaluent leurs dépenses quotidiennes à plus de 2 millions de FRF par semaine, frais de faisceau compris³⁸. ». Des frais très importants qui sont à corroborer avec les chiffres indiquant le nombre de journalistes et de membres d'équipes techniques dépêchés sur place. Le même article évoque ainsi près de cinquante personnes pour Antenne 2, une trentaine pour TF1 et une vingtaine pour La Cinq. Un nombre important, qui reste à relativiser face au colosse états-unien :

« Quelque 800 journalistes et des équipes techniques ont été mobilisés pour couvrir le côté occidental de la guerre. Parmi ceux-ci, le poids des équipes américaines est déterminant : les chaînes de télévision américaines ABC, CBS et NBC ont dépêché des équipes de 50 à 80 personnes chacune, tandis que CNN annonce une présence sur le terrain de 150 journalistes, producteurs et techniciens³⁹. »

Les télévisions du monde entier, et donc françaises également, sont arrivées sûres d'elles, sûres de pouvoir traiter le conflit de la meilleure des façons, et en direct, mais comme nous l'avons vu, la censure exercée sur la presse et le système des pools a considérablement entaché le travail des journalistes. Avec ce système, aucun journaliste français n'aurait pu couvrir le conflit, surtout le front, en direct. Ce constat, François Brabant le tire amèrement lors du journal de 13h d'Antenne 2, le 19 janvier, soit deux jours seulement après le début de l'opération « tempête du désert » :

« La guerre la plus médiatique de l'histoire reste donc paradoxalement une guerre presque sans image, elle sera sans doute aussi, la plus difficile à couvrir⁴⁰. »

Ce qui a pu être constaté, du début, jusqu'à la fin de l'opération « tempête du désert », c'est que les directs qui ont été proposés à la télévision française ont eu un goût de radio. Dans de nombreux cas,

³⁷ MATHIEN Michel, « L'emprise de la communication de guerre. Médias et journalistes face à l'ambition de la démocratie », *Revue internationale et stratégique*, 2004/4 (N°56), p. 89-98.

³⁸ « Partis, groupes et medias face au conflit du Golfe », *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 1990/38-39 (n° 1303-1304), p. 1-77

³⁹ Id.

⁴⁰ Antenne 2, journal du 19 janvier 1991

le correspondant sur place expliquait, par téléphone, la situation, sur un fond de carte du territoire où il se trouvait, ou sur des images de reportages précédemment publiés.



Certains duplex ont pu avoir lieu, mais ce, dans les pays périphériques au théâtre de l'opération, c'est-à-dire Israël, la Jordanie, l'Arabie Saoudite, ou bien même les États-Unis. Il a même pu être observé que certains directs étaient des retransmissions de directs de CNN, avec une personne traduisant alors le journaliste états-unien.

Ce qui a également été marquant durant cette guerre du Golfe, c'est l'importance des plateaux durant lesquels journalistes et invités débattaient de la situation, et plus généralement des reportages qui avaient été diffusés quelques minutes avant. C'est ce décalage entre ce qui était attendu de la guerre du Golfe et ce qui a vraiment pu être fait qui a été déstabilisant comme l'explique Jean-Marie Charon :

« On a remplacé les images que l'on n'obtenait pas par des causeries, des plateaux interminables, tenus par d'anciens militairement généralement, et qui occupaient l'antenne, avec quelques journalistes spécialisés, et on avait accès à une espèce d'alternance entre le plateau et les quelques rares images, factices d'une certaine manière. On soulignait cette espèce de décalage entre les promesses du direct et la guerre en plateau⁴¹. »

Jocelyne Arquembourg, professeure en sciences de l'information et de la communication à la Sorbonne, développe elle aussi cette idée dans son ouvrage intitulé « *Les mutations des systèmes de médiation : la guerre du Golfe sur CNN, Antenne 2 et la Cinq* » :

⁴¹ Annexe 2 : Entretien avec Jean-Marie Charon

« La télévision d'examen a succédé à la télévision d'enquête en se donnant pour but d'analyser les nouvelles, non de livrer une actualité brute, elle accorde ainsi autant d'importance aux commentaires qu'aux faits et confère au journaliste un rôle de « pédagogue des masses. » Pendant la guerre du Golfe, on observe que les faits nouveaux, de même que les allocutions présidentielles, sont automatiquement commentés. Les interventions des reporters sur le terrain et des journalistes spécialisés dans le studio alternent de façon systématique⁴². »

La figure journalistique a donc changé lors de cette guerre du Golfe. Privés de leur liberté, les journalistes de télévision ont dû se renouveler, trouver des alternatives pour couvrir ce conflit, qui laissait paraître, avant son commencement, qu'il allait devenir une référence, un renouveau en termes de couverture médiatique en direct, notamment grâce aux moyens colossaux mis en place.

2. L'information en direct : présence du doute et changement de langage

La couverture d'un événement tel que la guerre du Golfe n'est évidemment pas semblable à celle de tout autre événement. Il s'agit d'un cas où, chaque jour, chaque heure, chaque minute peut-être importante, voire même décisive. Il s'agit surtout d'un événement où chaque information est propice à une mauvaise interprétation, volontaire ou non, et où les rumeurs peuvent constituer un terrible danger, bien plus qu'en temps de paix. Comme nous l'avons évoqué précédemment, ce flux constant d'information est une porte ouverte à la désinformation, alors provoquée par les autorités militaires, équipes de propagandes irakiennes, ou bien même par d'autres facteurs. La couverture d'un tel événement nécessite donc pour les journalistes de prendre toutes les précautions nécessaires afin de ne pas propager de mauvaises informations. Précautions d'autant plus nécessaires lorsque ce conflit est traité en direct. Cette place du doute est palpable lors des directs réalisés sur les chaînes de télévision française, comme ici sur France 3, le 17 janvier, avec Jean-Claude Perpere en direct, à Riyad :

« Ce qui nous est parvenu, c'est que le centre des télécommunications principale de Bagdad aurait été détruit et que, à peu près, cinq divisions de la garde républicaine, qui est le fer de lance de l'armée irakienne, la garde rapprochée de S. Hussein, aurait été écrasé sous les bombes, et naturellement que plusieurs sites stratégiques, de missiles auraient été touchés⁴³. »

⁴² ARQUEMBOURG, Jocelyne, "Les mutations des systèmes de médiation : la guerre du Golfe sur CNN, Antenne 2 et la Cinq", *Information et démocratie : Mutation du débat public* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 1997

⁴³ France 3, journal du 17 janvier 1991

La présence du doute est ici fortement visible grâce au conditionnel, à la présence d'expressions comme « à peu près », mais également une sorte de dédouanement face à cette information tel que « ce qui nous est parvenu ». Pour rappel, le journaliste est loin de ces bombardements, du fait des interdictions instaurées par les militaires, et que donc, cette information ne peut qu'être remise en question. Ce langage, parsemé d'éléments indiquant l'incertitude, n'est pas propre à cet échange, en direct, mais commun à de nombreux autres. Par ailleurs, ce sont durant les premiers jours de l'opération « tempête du désert » (mais également à la fin février, lorsque tout s'accélère) qu'une multitude d'informations et de sources vont venir se contredire, en direct. L'exemple que nous pouvons saisir est le bombardement d'Israël par plusieurs missiles Scud en provenance d'Irak, le 18 janvier. Ce jour-là, dans l'excitation et l'incompréhension, de nombreuses sources se sont contredites, et des informations contradictoires ont été publiées à la télévision. Par ailleurs, CNN, dès ces premiers jours, a joué en quelque sorte le rôle de référence pour les autres chaînes comme l'explique Jocelyne Arquembourg : « *En jouant le rôle d'agence auprès des autres chaînes, CNN semble ne produire que des nouvelles*⁴⁴. ». Cette situation est particulièrement visible sur France 3, le 18 janvier, lorsque le présentateur demande à Philippe Peaster si de nouvelles informations ont pu lui parvenir :

*« Non (rire nerveux), pas de véritable nouvelle information, car le correspondant de CNN est lui aussi avec son masque à gaz et CNN a des problèmes de son [...] C'est assez confus. Le reporter à Jérusalem de CNN nous disait qu'il y avait deux missiles qui auraient explosé à Tel-Aviv et qu'un troisième missile était sur le chemin. Ça ne se recoupe pas avec les informations confirmées par les Israéliens qui nous signalent trois missiles ayant explosé à Tel-Aviv*⁴⁵. »

On voit là l'importance prépondérante de CNN, qui sert même de source à l'armée états-unienne : « *Le Pentagone confirme à l'instant, par le biais du correspondant de CNN que au moins deux missiles Scud, vraisemblablement en provenance d'Irak ont atterri dans une banlieue de Tel-Aviv*⁴⁶. ».

Plusieurs journalistes avaient d'ailleurs alerté, en direct à la télévision, des dangers de cette source quasi-unique qu'est CNN, à l'instar de Jean-Marc Illouz, le 24 janvier sur Antenne 2 :

⁴⁴ ARQUEMBOURG, Jocelyne, « Les mutations des systèmes de médiation : la guerre du Golfe sur CNN, Antenne 2 et la Cinq », *Information et démocratie : Mutation du débat public* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 1997

⁴⁵ France 3, journal du 18 janvier

⁴⁶ Id.

« [...] Comment aller aussi vite que l'énorme machine médiatique américaine sans en être totalement le prisonnier. Et puis deuxièmement, comment conserver une indépendance de jugement, sous une avalanche d'informations officielles et de sources. Problème médiatique d'abord : il faut savoir que 24h/24, des couloirs du congrès de Washington à ceux de Bagdad, pas question d'échapper à CNN. Il y a donc danger de source unique⁴⁷. »

La remise en question de l'information, grâce à des éléments de langage, est nécessaire dans ce type de conflit traité en direct. La guerre du Golfe est un nouveau cas pour les journalistes qui n'avaient véritablement jamais connu de couverture médiatique d'un conflit de telle ampleur en direct à la télévision, si ce n'est en continu. C'est d'ailleurs cette nouveauté qui a façonné un nouveau type de narration. Jocelyne Arquembourg explique même que cette « absence d'antériorité du fait sur son récit bouleverse les modalités narratives de l'information⁴⁸. ». Elle explique que La Cinq, a modifié son discours, passant d'une « attitude narrative » comme elle l'appelle à des « temps commentatifs, en particulier le présent historique » :

« Caractéristique des récits qui se veulent « passionnants », ce temps, selon Weinrich, est créateur d'une tension qui « captive » le lecteur. Elle l'oblige à adopter une attitude réceptive qui contrebalance en partie la détente engendrée par l'attitude narrative initiale⁴⁹. »

Son étude se poursuit également sur le rôle des relations entre présentateurs et journalistes en duplex, qui perpétuent cette utilisation importante des temps commentatifs » :

« Dans les duplex, on observe aussi que le renversement des rôles entre présentateur et envoyé a une incidence sur les formes de l'énonciation journalistique. Les questions des présentateurs portent sur des données non factuelles : sentiments, impressions, avis, interprétations, parce que le présentateur dispose souvent de plus d'information que l'envoyé sur le terrain. Elles suscitent en retour des réponses largement dominées par les temps commentatifs ou directement orientées vers le commentaire plutôt que le récit⁵⁰. »

⁴⁷ Antenne 2, journal du 24 janvier 1991

⁴⁸ ARQUEMBOURG, Jocelyne, « Les mutations des systèmes de médiation : la guerre du Golfe sur CNN, Antenne 2 et la Cinq », *Information et démocratie : Mutation du débat public* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 1997

⁴⁹ Id

⁵⁰ Id

On voit donc bien que le direct, et surtout, cette importance d'être en direct, pour proposer une information presque en continu a des impacts sur les éléments de langage des journalistes. Ces derniers pallient leur manque d'information par du commentaire, permettant une autre approche de l'information. On peut pour autant se demander si la couverture d'un tel conflit, avec de tels enjeux, devait-elle nécessairement se faire en continu et courir le risque d'énoncer de fausses informations.

3. Le risque d'un marathon de l'information-spectacle

La guerre du Golfe a interrogé différents chercheurs quant à la nécessité pour les téléspectateurs de suivre cet événement en direct et en continu. Plusieurs d'entre eux l'ont expliqué par le risque d'assister à un marathon de l'information, mais également à une information spectacle pouvant inclure de manière trop forte le téléspectateur dans ce conflit. Nous avons déjà évoqué en partie cette notion d'information spectacle précédemment. Celle-ci se traduit par une euphémisation de la violence, et à une guerre semblable à des jeux-vidéos dont les images font presque rêver les journalistes alors sur les plateaux (cf : partie 2.B du IIIe chapitre). La diffusion en direct de l'information aurait eu également une part importante de responsabilité dans cette spectacularisation. C'est ce qu'affirme Guylain Chevrier :

« Une télé-vérité était alors en train de naître à travers l'idée d'une information parfaite car vécue en direct. On transformait la guerre en un spectacle regardable, en une sorte de reality show, et même en super show. Il s'agissait bien ici de « vendre » la guerre⁵¹. »

Ce que dénonce également Guylain Chevrier, et ce qui est dénoncé par d'autres personnes comme Dominique Wolton, c'est que la guerre du Golfe est devenue en quelque sorte marchandisable par certaines chaînes de télévision. CNN a véritablement été décrite comme la « chaîne de la guerre », consacrant la plus grande partie de son temps d'antenne à ce conflit. Cette constante médiatisation a amené à de nombreux problèmes pour la véracité de l'information, comme nous l'avons vu précédemment. L'expression de « marathon de l'information » n'est pas anodine. Comment concilier les obligations journalistiques, de vérification de l'information, de recoupage et de multiplication des sources dans un tel contexte, où la rapidité de diffusion semble primordiale alors même que, comme nous l'avons vu, les autorités militaires, de chaque camp, ont utilisé les médias pour leurs propres intérêts.

⁵¹ CHEVRIER Guylain, «Guerre du Golfe et télévision, un mariage stratégique», Cahiers d'histoire, 2002, n°86, p.63-84

Lors de l'émission « *Sept jours du monde* », datant du 19 janvier, Dominique Wolton porte une vive critique sur ce modèle de télévision, certes très états-unienne de par l'importance de CNN, mais qui semblait alors se propager sur la télévision française :

« Je crois par contre que les points négatifs sont tout de même importants : la question de fond que l'on peut se poser pour nous spectateurs et nous citoyens : qu'est-ce que ça veut dire de suivre la guerre en direct ? Je crois qu'hélas ça ne change rien à la réalité de la guerre et dans cette hypermédiation, dans la dramatisation excessive qu'il peut y avoir dans ce conflit [...] La question que l'on peut se poser est : est-ce que l'on doit voir la guerre pour la croire ? Je n'en suis pas persuadé. D'autre part si on en arrive à cette perception que l'on ne croit que ce que l'on voit, que se passera-t-il pour l'ensemble des réalités au monde qui se passent simultanément que l'on ne nous montre pas ? Je crois que le problème pour nous c'est de savoir jusqu'où il faut absolument voir quelque chose, et à partir de quel moment on peut admettre qu'avoir un décalage entre l'évènement et l'information n'est pas très grave, parce que là, on est dans une logique un peu folle où l'on s'imagine qu'il faut être quasiment sur les chars ou sur les ailes des avions pour croire que la guerre existe [...] Ce que je dis c'est que c'est une entreprise commerciale (nb : CNN), donc c'est vraiment l'information spectacle dans ce qu'elle a de mieux et de pire, et c'est vrai que cela devienne le modèle pour l'ensemble des médias occidentaux ça pose un problème, parce que c'est d'abord une vision très américaine du monde [...] et cette espèce d'excitation et de rapidité, de dramatisation constante pour l'information, je crois, ne correspond pas forcément à l'éthique de l'information du journalisme pour l'ensemble des autres pays. Donc je crois que notamment dans la crise du golfe, c'est quand même embêtant que ça devienne le monopole et le modèle de l'information⁵². »

La guerre du Golfe, comme de nombreux autres conflits qui ont sévi par la suite, ou même actuels, telle la guerre en Ukraine, interrogent plusieurs chercheurs et critiques sur les méthodes journalistiques, et principalement télévisuelles, du traitement de l'information en direct en temps de guerre. Les chaînes de télévision peuvent-elles réellement se permettre de ne pas parler de la guerre en direct alors même qu'elles en ont les moyens, et que le public, en grande majorité, est friand d'une telle information ?

⁵² Sept jours du monde, émission du 19 janvier 1991

V - Conclusion :

La télévision a joué un grand rôle dans la médiatisation française de la guerre du Golfe, le constat est indéniable. Les images aériennes ont joué un rôle primordial et ont captivé, tant les présentateurs que les téléspectateurs, rapprochant cette guerre d'un jeu vidéo pour de nombreux observateurs. Mais voilà, ces images paraissaient bien maigres face aux ambitions télévisuelles de l'époque. Comment les chaînes pouvaient-elles imaginer, avant le commencement du conflit, que la majeure partie des images qu'elles pourraient tourner seraient limitées aux décollages et atterrissages d'avions, troupes à l'arrière, ou reportages dans les pays voisins ? Des vidéos couplées à des images soigneusement choisies ou censurées par les autorités militaires de chaque camp. L'ambition de traiter la guerre en direct, sur le terrain, a été balayée, malgré les moyens mis en place. Les journalistes ont été écartés et censurés par les autorités, de peur qu'un nouveau Vietnam ne se reproduise. Résultat, les télévisions françaises ont surtout parlé de cette guerre en plateau, accompagné d'experts décryptant l'actualité. La figure journalistique a réellement été bousculée. Les professionnels ne s'attendaient pas à cela, pas d'une telle manière. Finalement, cette guerre a été une piqûre de rappel pour les chaînes de télévision sur la façon dont l'information pouvait être brimée en tant de guerre, pour protéger, ou même légitimer un conflit. La gestion de ce conflit par les télévisions françaises est un cas intéressant, car il démontre à quel point la liberté d'informer peut être rapidement mise à mal, grâce à différents facteurs. De plus, cette guerre a porté de nombreuses personnes à s'interroger sur la façon dont un conflit pouvait être traité. La logique de marathon de l'information en a inquiété certains. Une logique qui s'est poursuivie par la suite, avec le développement des chaînes d'informations en continu en France, basant régulièrement, en temps de crise, leur contenu sur une tendance, comme avait pu le faire CNN lors de cette guerre du Golfe.

Il serait intéressant de mettre ce travail en parallèle de ce qui a pu être constaté lors de la guerre en Irak, débutant en 2003, ou avec la guerre en Ukraine, actuelle. La télévision française en a-t-elle tiré des leçons ? Peut-on vraiment comparer ces conflits avec la guerre du Golfe ? Par ailleurs, si en 2003, Olivia Buffi, comparait les images de la guerre du Golfe à celles d'un "ancestral jeu vidéo", en faisant allusion aux frappes aériennes filmées par les armées de la coalition, il serait intéressant de se pencher sur la question des images de drones très utilisées lors de guerre plus récentes. Ces images sont beaucoup plus nettes que celles durant la guerre du Golfe. Les soldats ne sont plus des formes floues, mais bien discernables. Ces images sont bien moins déshumanisantes que celles durant la guerre du Golfe. Il serait intéressant d'étudier l'impact de ces images télévisées, sur le public et son opinion, les forces militaires, mais également sur la façon dont les médias les utilisent.

VI - Bibliographie

- ARQUEMBOURG, Jocelyne. “Les mutations des systèmes de médiation : la guerre du Golfe sur CNN, Antenne 2 et la Cinq”, *Information et démocratie : Mutation du débat public* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 1997
- BONY Jérôme, *Grand reporter*, Editions Michalon Eds, chapitre 12, 2007
- BUFFI Olivia, “Guerre du Golfe : le précédent de 1991”, *Le Monde*, 22 février 2003
- CHEVRIER Guylain, «Guerre du Golfe et télévision, un mariage stratégique», *Cahiers d’histoire*, 2002, n°86, p.63-84
- Daou Marc, “Roumanie 1989, une révolution médiatiquement ratée”, *France24*, 18 décembre 2009
- MALLAVAL Catherine , GARRIGOS Raphaël et ROBERTS Isabelle, “Une guerre en direct”, *Libération*, 16 avril 2003
- MATHIEN Michel, « L'emprise de la communication de guerre. Médias et journalistes face à l'ambition de la démocratie », *Revue internationale et stratégique*, 2004/4 (N°56), p. 89-98.
- MERCIER Arnaud, « Médias et violence durant la guerre du Golfe », *Cultures & Conflits*, 1993/1-2 (n° 9-10), p. 0.
- MERCIER Arnaud, « Guerres et médias : permanences et mutations », *Raisons politiques*, 2004/1 (n° 13), p. 97-109.
- « Partis, groupes et medias face au conflit du Golfe », *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 1990/38-39 (n° 1303-1304), p. 1-77
- Reporters sans frontières, *Les mensonges du Golfe*, 1992, Arléa
- Reporters Sans Frontières, “Les médias irakiens : 25 ans de répression sans faille”, 25 février 2003
- SAWICKI Patrice, *La guerre du Golfe (1990-1991) à la télévision française : Exemple de traitement de l’information télévisée sur le monde arabe en France en période de crise internationale*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Pairs IV Sorbonne, 1992
- S.M, “Quand des journalistes français créent “Fuck the pool””, *L’Orient - Le Jour*, 5 septembre 2015
- WOLTON Dominique, *War Games : l’information et la guerre*, 1991, Flammarion

VII - Annexes

Annexe 1 : Sondage IPSOS du 2 février 1991 :

Disponible à l'adresse suivante :

<https://www.ipsos.com/fr-fr/la-television-et-la-guerre-du-golfe-sique>

Ipsos		Actualités & événements Publications Solutions Plateforme Ipsos.Digital			
Question 1 / AVEZ-VOUS DANS L'ENSEMBLE LE SENTIMENT D'ETRE BIEN INFORME SUR LE DEROULEMENT DE LA GUERRE DU GOLFE?					
		Ensemble			
Oui, très bien	28				
Oui, plutôt bien	34				
Non, pas vraiment	27				
Non, pas du tout	8				
NSP	3				
Question 2 / LES MOYENS D'INFORMATION VS DONNENT-ILS LES ELEMENTS D'ANALYSE, DE REFLEXION ET VS AVEZ BESOIN POUR VS FAIRE VOTRE PRO- PRE JUGEMENT SUR CETTE GUERRE?					
		Ensemble			
Oui	58				
Non	33				
NSP	9				
Question 3 / QUEL EST POUR VOUS LE MEILLEUR MOYEN D'INFORMATION POUR : Journaux(1); Radio(2); TV(3).					
	1	2	3	NSP	
Suivre le déroulement de la guerre	13	16	64	7	
Disposer d'éléments d'analyse et de réflexion sur la guerre et ses implications	31	11	47	11	
Question 4 / ON ENTEND DIRE: "LA PERTE DES VALEURS RE PERES MORALIX, DEPRAVATION DES MOEURS, DE- SIR D'UNE VIE FACILE, REJET DE L'EFFORT, BREF, DECLIN DES PREOCCUPATIONS MORALES"					
		Ensemble			
GLOBALEMENT, ETES-VS					
Tout à fait d'accord	5				
Plutôt d'accord	37				
Plutôt pas d'accord	32				
Pas d'accord du tout	21				
NSP	5				
Question 5 / "LA TV NOUS PERMET DE MIEUX VOIR ET COM PRENDRE REALITES DU MONDE. ELLE FAVORISE LE DEVELOPPEMENT DE PERSONNES PLUS IN- FORMES, PLUS LIBRES ET PLUS RESPONSABLES"					
		Ensemble			
GLOBALEMENT, ETES-VS					
Tout à fait d'accord	23				
Plutôt d'accord	56				
Plutôt pas d'accord	13				
Pas d'accord du tout	5				
NSP	3				



Question 6 / LA TV ABORDE DES SUJETS QUI ONT UNE DIMENSION MORALE: VIOLENCE, RACISME, DROGUE, GUERRE... TROUVEZ-VOUS QU'ELLE LE FAIT GÉNÉRALEMENT:

	Ensemble
En ayant des préoccupations morales	37
Sans se préoccuper de la dimension morale de ces problèmes	46
NSP	17

Question 7 / SOUHAITERIEZ-VOUS, PERSONNELLEMENT, QUE LA TV ACCORDE PLUS DE PLACE À LA DIMENSION MORALE DES PROBLÈMES ACTUELS OU ESTIMEZ-VOUS QUE C'EST COMME C'EST AUJOURD'HUI?

	Ensemble
Que la TV accorde plus de place à la dimension morale des problèmes actuels	53
C'est bien comme c'est aujourd'hui	39
NSP	8

Question 8 / LORSQU'IL Y A DES ÉMISSIONS DE TV QUI PORTENT AU DÉBAT, À LA CRITIQUE, À L'ÉMOION, VOIRE AU SCANDALE, EN PARLEZ-VOUS EN FAMILLE? Souvent(1); De temps en temps(2)

	1	2	NON	NSP
Avant l'émission	8	22	65	5
Après l'émission	27	48	21	4



Fiche technique :

- Échantillon: 819 personnes âgées de 18 ans et plus. - Réalisation: les 21 et 22 janvier 1991.

Annexe 2 : Entretien avec Jean-Marie Charon :

« Les chaînes de télévision, et l'ensemble des médias, ont été obligés de signer un engagement auprès des armées, qui annonçait la couleur en disant que ça ne serait pas possible d'intervenir sur le terrain sans l'aval des armées. Il y avait cette espèce d'illusion dans les chaînes que parce qu'on avait les moyens, « jamais ils ne nous couperaient » »

« Il n'y a pas eu à proprement parler d'interdiction d'images. En réalité, ça a été un processus délibéré de manipulation des médias où on les a empêché d'accéder au terrain, en leur donnant des éléments fournis par les armées »

« On a eu aussi, à partir d'un certain moment, des images fournies aux médias qui laissaient penser que l'on avait une stratégie qui allait se conduire avec un débarquement. Processus d'intoxication dans lequel on laissait penser qu'on était dans la perspective d'un débarquement. Il s'agissait pour une large part de tromper le public occidental, et surtout de tromper l'Irak. »

« On a eu une opération essentiellement menée par les États-Unis et la France était présente militairement, mais sans grands efforts de faits pour obtenir que les médias français soient davantage présents »

« On a eu une manipulation extrêmement importante de l'information. Cette stratégie m'a fait penser à ce qui était menée par Napoléon I qui trompait la presse pour tromper ses adversaires »

« Je pense que les chaînes ont été prises de court. Il faut, pour comprendre pourquoi on s'est fait abuser, rappeler que quelques années avant, il y a eu la révolution roumaine. Pour la première fois, on a eu un conflit dans lequel les télévisions modernes se sont installées sur place et ont rendu compte en direct de ce qui était en train de se passer. La Cinq a fait le pari de suivre un épisode de ce type là, en continu. Ils avaient fait le pari d'installer leur rédaction directement dans les locaux de la télévision roumaine, et d'envoyer leurs images en direct. Il y a eu une sorte de mythologie avec cette révolution roumaine et les flash en direct. C'est un dispositif repris lors de la guerre du Golfe, sur des chaînes nationales, qui vont interrompre leurs émissions. On a remplacé les images que l'on n'obtenait pas par des causeries, des plateaux interminables, tenus par d'anciens militaires généralement, et qui occupaient l'antenne, avec quelques journalistes spécialisés, et on avait accès à une espèce d'alternance entre le plateau et les quelques rares images, factices d'une certaine manière. On soulignait cet espèce de décalage entre les promesses du direct et la guerre en plateau »

«L'autre obsession est de tromper l'adversaire et de manipuler les médias. La guerre du golfe en est une bonne illustration et a remis les rédactions à jour sur les contraintes de la guerre qu'elles avaient oubliées.»

« On a vraiment été dans des années noires pour l'information. Il faut évoquer la transmission de l'audiovisuel français. La fin des années 80, c'est la privatisation de chaînes et l'apparition de nouvelles chaînes. On a eu l'impression qu'on allait avoir une nouvelle étape, puisqu'avant, la télévision était extrêmement contrôlée, notamment pendant la guerre. On a eu un sentiment de promesse, qui allait autant se répercuter sur le public que le privé. On a certainement surévalué ce qu'allaient être les conditions dans lesquelles les journalistes allaient pouvoir travailler. Pendant la roumanie, ça a été aussi une énorme intoxication, avec les charniers etc. les médias ont sorti des infos complètement folles.

“Il y a vraiment eu un modèle CNN qui s'est mis en place à ce moment-là. Jusqu'à l'intervention de CNN dans les grandes crises internationales, on avait un mode de fonctionnement des médias avec les correspondants internationaux et les journalistes de guerre, avec une culture du terrain et des questions militaires. On les envoyait sur ces terrains là, ils mettaient du temps à arriver et envoyer leurs informations. Donc on avait au moins 24h de délai, et donc le temps de vérifier les informations et que les rédactions ne se trompent pas. CNN a eu une autre approche : la projection. Le principe de CNN est de ne pas avoir de journaliste spécialisé, ni de correspondants, ils ont des bureaux à l'étranger mais pas de journalistes. Le principe est d'envoyer des gens qui

n'ont pas de culture de la guerre. Les journalistes de CNN expliquaient arriver sur le terrain, avec une petite feuille de route qui expliquait ce qui se déroulait, ce qu'il fallait trouver etc. C'est quelque chose que l'on retrouve encore aujourd'hui sur BFM, en envoyant des correspondants généralistes, qui n'ont pas de lien avec le terrain et les sources. Ça explique un peu, le contre-pied que l'on retrouve maintenant, entre ceux qui sont spécialisés dans la région, ou dans le domaine militaire, et les hiérarchies, pour des raisons souvent de concurrence, vont privilégier la projection”

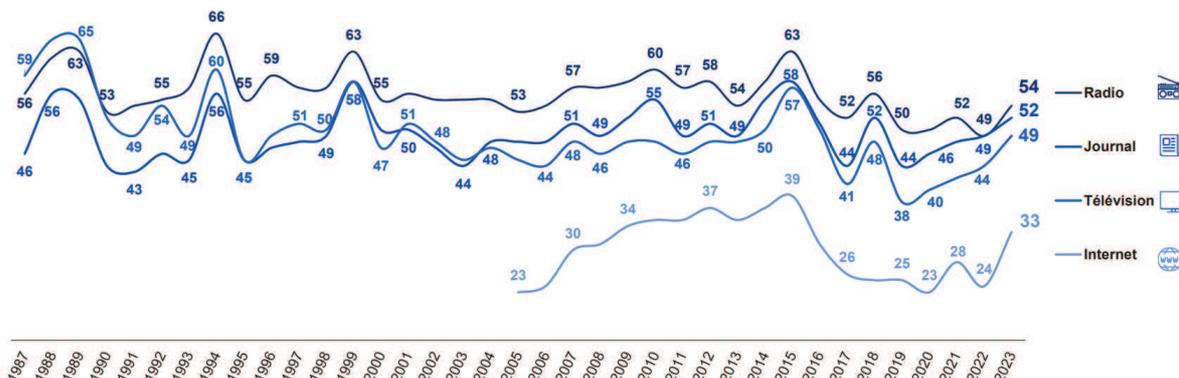
Annexe 3 : Baromètre de confiance des Français dans les médias, publié par Kantar Public onepoint et La Croix

Téléchargeable à l'adresse suivante :

<https://kantarpublish.com/fr/barometres/barometre-de-la-confiance-des-francais-dans-les-media/barometre-2023-de-la-confiance-des-francais-dans-les-media>

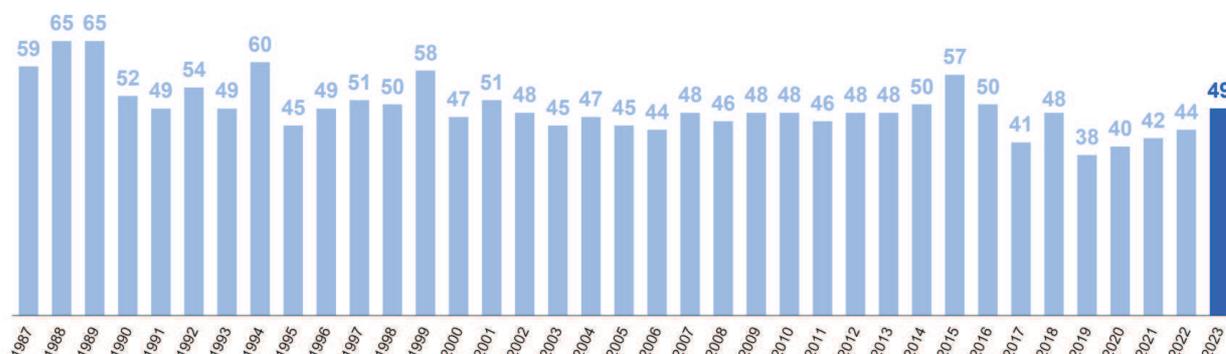
L'évolution de la crédibilité des médias (1987-2023)

% les choses se sont passées vraiment ou à peu près comme le journal / la radio / la télévision / internet les raconte
 En raison du changement de mode de recueil intervenu en 2023, les évolutions sont à considérer avec prudence



L'évolution de la crédibilité de la télévision (1987-2023)

% les choses se sont passées vraiment ou à peu près comme la télévision les raconte
 En raison du changement de mode de recueil intervenu en 2023, les évolutions sont à considérer avec prudence



Annexe 4 : Statistiques réalisées par l'institut Gallup illustrant les différences d'opinion publique états-uniens entre l'envoi de troupes au Vietnam et l'Irak (2003)

Disponible à l'adresse suivante :

<https://news.gallup.com/poll/18097/iraq-versus-vietnam-comparison-public-opinion.aspx>

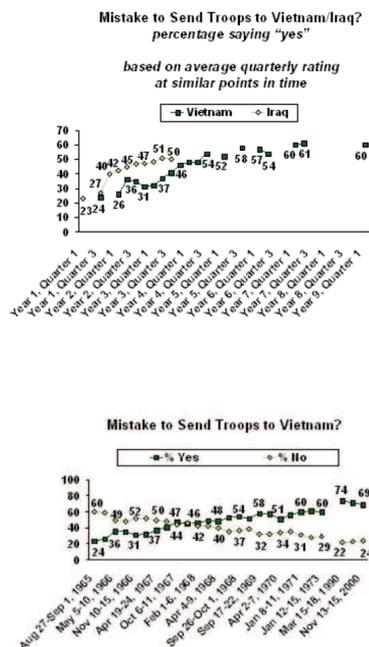


AUGUST 24, 2005

Iraq Versus Vietnam: A Comparison of Public Opinion

Gallup reviews public opinion during the Vietnam War and the current war in Iraq

BY FRANK NEWPORT AND JOSEPH CARROLL



Annexe 5 : Second sondage IPSOS du 2 février 1991

Disponible à l'adresse suivante :

<https://www.ipsos.com/fr-fr/la-guerre-du-golfe-persique-9>

Question 1 / PARMIS LES SENTIMENTS QUE L'ON PEUT EPROUVER EN PENSANT A CETTE GUERRE, QUEL EST CELUI QUI RESUME LE MIEUX VOTRE ETAT D'ESPRIT?

	Ensemble
Tristesse	53
Peur	39
Colère	33
Incompréhension	24
Indifférence	3
NSP	2

Question 2 / CONSIDEREZ-VOUS PLUTOT NORMAL OU PLUTOT ANORMAL QUE LES JOURNALISTES SOIENT SOUMIS A LA CENSURE MILITAIRE?

	Ensemble
Normal	55
Anormal	40
NSP	5

Question 3 / LA TELEVISION A-T-ELLE RAISON OU TORT DE DIFFUSER DES INTERVIEWS DE SOLDATS FRANCAIS MECONTENTES DE LEUR SORT?

	Ensemble
Raison	47
Tort	47
NSP	6

Question 4 / SI L'HYPOTHESE SE PRESENTAIT, LES TELEVISIONS DEVRAIENT-ELLES DIFFUSER DES IMAGES DE PRISONNIERS FRANCAIS FILMES PAR L'IRAQI?

	Ensemble
Diffuser	26
Pas diffuser	69
NSP	5

Question 5 / LES MEDIAS OCCIDENTAUX ONT-ILS RAISON OU TORT DE REALISER ET DE DIFFUSER DES INTERVIEWS DE S.HUSSEIN?

	Ensemble
Raison	45
Tort	46
NSP	9

Question 6 / AVEZ-VOUS L'IMPRESSION QUE L'ON VOUS CACHE DES INFORMATIONS A PROPOS DE CETTE GUERRE?

Question 6 / AVEZ-VOUS L'IMPRESSION QUE L'ON VOUS CACHE DES INFORMATIONS A PROPOS DE CETTE GUERRE?

	Ensemble
Oui	88
Non	11
NSP	1

Question 7 / SI OUI, CONSIDEREZ-VOUS QUE C'EST PLUTOT UNE BONNE CHOSE OU PLUTOT UNE MAUVAISE CHOSE?

	Ensemble
Bonne chose	48
Mauvaise chose	45
NSP	7

Question 8 / AVEZ-VOUS LE SENTIMENT QUE LE MORAL DES TROUPES FRANCAISES DANS LE GOLFE EST:

	Ensemble
Bon	61
Mauvais	26
NSP	13



Question 9 / ETES-VOUS SURPRIS OU PAS SURPRIS QUE LES ALLIES N'AIENT PAS ENCORE GAGNE LA GUERRE?

	Ensemble
Surpris	28
Pas surpris	69
NSP	3

Question 10 / APRES DEUX SEMAINES DE GUERRE,PENSEZ-VS QUE L'OBJECTIF POUR LES ALLIES SOIT D'E LIMINER S.HUSSEIN?

	Ensemble
Oui	69
Non	23
NSP	8

Question 11 / TOUT COMPTE FAIT, APRES QUINZE JOURS DE COMBAT, PENSEZ-VOUS QUE L'IRAK PUISSE GAGNER LA GUERRE?

	Ensemble
Oui	8
Non	83
NSP	9

Question 12 / PENSEZ-VOUS QUE LES ETATS-UNIS OSERONT UTILISER L'ARME NUCLEAIRE?

	Ensemble
Oui	21
Non	71
NSP	8

Question 13 / ET PENSEZ-VOUS QU'ISRAEL OSERA UTILISER L'ARME NUCLEAIRE?

	Ensemble
Oui	43
Non	47
NSP	10

Question 14 / LE RISQUE QUE LE CONFLIT DEGENERE EN 3eme GUERRE MONDIALE EST:

	Ensemble
Important	70
Pas important	27
NSP	3

Question 15 / EN PENSANT A L'APRES-GUERRE, CROYEZ-VS QUE L'INFLUENCE DE LA FRANCE DANS LES PROBLEMES DU MOYEN-ORIENT SERA:

	Ensemble
Renforcée	33
Affaiblie	44
Ni l'un ni l'autre	12
NSP	11

Question 16 / DEPUIS LE DECLENCHEMENT DE LA GUERRE, DIRIEZ-VOUS QUE VOUS:

	OUI	NON
Regardez davantage la télévision	66	34
Ecoutez davantage la radio	64	36
Lisez davantage les journaux	40	60
Faites plus attention à ce qui vous entoure dans la rue	22	78
Évitez les transports en commun et les lieux publics (suite)	12	88

Question 17 / DEPUIS LE DECLENCHEMENT DE LA GUERRE, DIRIEZ-VOUS QUE VOUS:

	OUI	NON
Sortez moins souvent le soir	8	92
Avez différé certaines dépenses	8	92
Avez mis de l'argent de côté	4	96
Stockez des produits alimentaires	3	97

Fiche technique :

- Echantillon: 938 personnes âgées de 18 ans et plus. - Réalisation: les 1er et 2 février 1991 par téléphone.

VIII - Résumé

Ce mémoire tend à comprendre comment la figure journalistique a-t-elle été bousculée lors de la guerre du Golfe, premier réel conflit où le direct a été utilisé par la télévision française. C'est par ce dernier biais, ainsi qu'en analysant la censure exercée à l'encontre des journalistes, que ce mémoire est mené. Ces recherches se font essentiellement sur la période allant du 17 janvier 1991 au 28 février de la même année, dates correspondant à l'opération "Tempête du désert", menée par la "coalition" face aux forces irakiennes. Ce travail s'appuie sur différentes sources : travaux universitaires, entretiens, articles de presse et visionnage de journaux télévisés français.

IX - Mots-clés

Censure

Direct

Guerre du Golfe

Information

Journalisme

Télévision